
XYZ. La revue de la nouvelle

Mélancolie et contes de fées

David Dorais, *L'esclave du château*, Montréal, Leméac, 2018, 152 p.

Nicolas Tremblay



Number 140, Winter 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/92192ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Jacques Richer

ISSN

0828-5608 (print)

1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Tremblay, N. (2019). Review of [Mélancolie et contes de fées / David Dorais, *L'esclave du château*, Montréal, Leméac, 2018, 152 p.] XYZ. *La revue de la nouvelle*, (140), 90–94.

dans un monde irréel, comme lorsque le personnage d'un petit garçon sort en cachette de chez lui tôt le matin, tandis que « la lumière saupoudre la terre d'une poussière de craie rouge », pour filer une troupe ambulante de théâtre. Entourant une charrette, les comédiens défilent, ceux qui interprètent les femmes galantes, les vertueuses, les vieillards, les vieux lettrés, les guerriers, tous avec le visage couvert de fard et le corps orné d'habits bariolés.

La meilleure nouvelle du recueil est celle qui lui donne son titre. Un jeune homme devenu universitaire revient dans son village natal. Il y retrouve une jeune femme qu'il a aimée jadis et qu'il a accidentellement éborgnée tandis qu'elle se balançait : il l'a poussée si fort qu'elle est tombée dans des ronces. Elle n'a jamais pu s'engager dans la milice, comme elle en rêvait. Elle vit désormais avec un mari muet et brutal, une demi-bête, dans une pauvreté odieuse, n'ayant pour seul compagnon qu'un chien blanc que le protagoniste et elle avaient adopté dans leur jeunesse ; les chiens blancs, dans ce canton, sont rares et considérés comme précieux. Cette histoire mélange les détails naturalistes crus à des motifs évocateurs qui prennent une valeur symbolique. Le chien blanc ou l'accident de balançoire valent pour eux-mêmes, mais en même temps portent le poids d'une signification plus grande, que l'on ne saisit qu'intuitivement parce qu'elle passe par le langage de l'image.

David Dorais

Mélancolie et contes de fées

David Dorais, *L'esclave du château*, Montréal, Leméac, 2018, 152 p.

AVEC LA PARUTION de son plus récent livre, *L'esclave du château*, David Dorais renoue avec la prose narrative brève. Depuis *Les cinq saisons du moine* (L'instant même, 2004) et *Le cabinet de curiosités* (L'instant même, 2010), l'auteur s'est surtout manifesté en tant que critique littéraire, comme en témoignent ses nombreux comptes rendus dans la revue XYZ

90 — dont il fait partie du collectif de rédaction —, sa rubrique

dans *L'inconvénient* et la publication d'un essai intitulé *Que peut la critique littéraire?* (L'instant même, 2017). Plusieurs se souviendront de la controverse survenue à l'été 2018 autour d'une nouvelle de Dorais parue dans nos pages, laquelle parodiait dans un style grotesque le jeu Clue. La chute évoquant un viol collectif avait divisé le milieu littéraire sur la question de la représentation de la violence faite aux femmes. Dans la foulée de cette crise médiatique, Dorais avait défendu sa conception de la littérature dans une lettre ouverte au *Devoir* et, par la suite, dans *L'inconvénient*, conception que son essai sur la critique étoffe davantage, mais sous l'angle de la réception et non de la création. Constant, son point de vue rappelle la fonction amoral de l'art littéraire, qui consiste à mettre en forme un contenu affranchi des idéologies.



Rien d'étonnant donc dans le fait que le styliste prenne la plume dans *L'esclave du château*. Ce livre que l'éditeur présente comme un recueil de nouvelles est en réalité un recueil de contes de fées (au sens large). On y rassemble soixante-neuf contes assez courts, qui dépassent rarement deux pages. Les histoires, dont certaines commencent par le traditionnel « il était une fois... », se situent dans un espace-temps imprécis, mais qui évoque le Moyen Âge, avec leur pléthore de rois, de princesses, de chevaliers, de bonimenteurs, de magiciens ou d'alchimistes. Dorais ne réinvente pas le folklore des contes de fées. Il respecte au contraire ses conventions. Les histoires nous plongent en des termes brefs et précis dans un cadre merveilleux. Les éléments fantastiques, qui sont parfois épouvantables, ne surprennent pas les héros. Les lois de la réalité quotidienne ne s'appliquent pas dans cet univers aux dimensions oniriques. Une femme peut être enceinte de poissons ou un prince peut se transformer la nuit venue en ogre se nourrissant de cadavres.

Outre le contenu très imaginaire, l'originalité du recueil se trouve dans sa composition. Trois niveaux narratifs structurent le livre de Dorais. Le premier niveau est celui des 91

contes eux-mêmes. Ils relatent la quête de personnages qui doivent réaliser un défi (qu'ils remporteront par la ruse) ou qui doivent prendre une décision déterminante à la suite d'une rencontre imprévue. Un seigneur colérique, qui a tué sa femme et ses enfants, fait la rencontre d'un corbeau noir qui lui révèle comment plier la barre de fer que lui avait remise par défi un magicien. Il suffit d'utiliser la réfraction et de plonger la barre dans l'eau. Métamorphosé, le seigneur mènera par la suite une « vie prospère et vertueuse ». Un paysan suit un fil qui le mène dans un champ de blé, puis dans la forêt, chez un ermite, jusqu'à une chaumière où il trouve un bébé. Il décide de l'élever « avec les égards dus à un prince ». Les conclusions ne sont toutefois pas toujours aussi heureuses et satisfaisantes que les deux exemples résumés plus haut. Ailleurs, un aventurier se rend jusqu'à un manoir perdu dans les marécages dont personne n'est jamais revenu. À son arrivée, la peur l'envahit lorsqu'il tombe sur son inquiétant habitant : un oiseau géant au regard mystérieux. « Au village, on [n'a] jamais revu » l'aventurier. Des contes se terminent sur des épidémies, des décapitations ou d'autres fins aussi macabres.

Le deuxième niveau narratif s'inspire des œuvres canoniques comme *Le décaméron* ou *Les mille et une nuits*. Un récit, qui donne le titre au recueil, encadre les soixante-neuf contes. Un roi alité et agonisant raconte à ses courtisans, réunis en grand nombre à son chevet, comment d'esclave du château il est devenu roi. Mais il interrompt subitement son récit. Ses sujets décident alors de lui raconter tour à tour des histoires pour l'« étonner » et le « distraire ». Plusieurs d'entre elles traiteront de la dualité de la vie et de la mort, en lien avec la situation du souverain. Le recueil sépare les contes en les numérotant avec des chiffres romains. (Pour une raison qui m'échappe, le chiffre IX est écrit VIII; on retrouve donc, par exemple, le chiffre XLIX écrit XXXXVIII...) Le contexte de l'énonciation est souvent mis en scène dans les débuts ou dans les conclusions tandis que le conteur s'adresse directe-

Le recueil débute avec le troisième niveau narratif, qui se présente d'abord sous la forme d'un prologue. L'auteur David Dorais se met lui-même en représentation. En plus de décrire ses affinités littéraires avec l'époque de la Renaissance (il est détenteur d'un doctorat sur la littérature érotique de cette période), avec les romans gothiques et de chevalerie ainsi qu'avec les contes de fées, il raconte que l'histoire de l'esclave du château à l'origine de son recueil est l'œuvre de son grand-père qui, dans son jeune âge, tandis qu'il souffrait de la grippe espagnole, l'avait écrite pour se désennuyer. Le carnet brun dans lequel elle avait été rédigée entre des listes d'épicerie aujourd'hui surannées a été conservé précieusement par les parents de l'auteur. Ce carnet et cette histoire ont toujours constitué pour Dorais une curiosité et la marque d'une filiation. L'idée de prolonger l'œuvre incomplète de l'aïeul l'habitait depuis longtemps. Ce recueil en est le résultat promis.

Les interventions de l'auteur (ou de son alter ego) se répètent dans l'ouvrage entre des séries de contes. On en compte une dizaine, dont la dernière est une sorte d'épilogue. Elle s'ouvre sur une liste d'idées de contes (par exemple « *Une lanterne de lune qui rend fous ceux qu'elle éclaire* », « *Le porc qui a conquis la main d'une impératrice* »). Il s'agit d'une invitation au lecteur ou à ses descendants de s'emparer de ces embryons et d'en écrire à leur tour le prolongement. L'auteur du *Cabinet de curiosités* nous avait habitués à ce type d'énumération fantaisiste à la sauce rabelaisienne.

Mais le plus surprenant dans ces pages disséminées à travers les contes, c'est leur facture autobiographique, une plongée rare dans l'intimité de l'auteur en considération de ses autres œuvres. (Que les propos soient véridiques ou non compte évidemment pour peu. Le simulacre seul importe en cette matière.) L'auteur du troisième niveau narratif confesse sa dépression majeure et ses envies suicidaires, qui ont assombri son existence pendant l'écriture de ce recueil. Cette période coïncide aussi avec sa séparation. Ses enfants l'ont gardé en vie, admet-il, mais sans trop s'épancher sur le 93

volet familial. Le remède à son malheur se trouvait surtout dans le tarot, dont il a appris à tirer les cartes. Des arcanes comme celui de l'Hermitte, dont la signification ultime est la Mélancolie, ont su donner un sens salvateur à son trouble psychologique. Plus on progresse dans le recueil, plus la dimension métaphorique et occulte renverse le cadre littéral du drame privé.

Par ailleurs, ces pages sont autant d'occasions pour l'auteur de commenter et de définir son écriture. Il voudrait que ses contes soient des « enluminures » dans un « style franciscain », « naïf et touchant ». Ses contes sont des « fictions à la fois séduisantes et décevantes », qui « effac[ent] des contours » et qui mélangent le « réel » et l'« imaginaire ». Pour les apprécier, il faut bien sûr accepter l'enchantement. L'exagération magique du conte exprime des vérités psychologiques, un contenu primitif. Comme le dit Bruno Bettelheim dans son ouvrage classique intitulé *Psychanalyse des contes de fées, Le Petit Chaperon rouge, La Barbe bleue* ou d'autres contes aussi connus s'adressent à la partie affective de notre personnalité, la seule que connaissent les enfants, qui n'ont qu'une conception subjective du monde. L'enfant y apprend à affronter ses angoisses ou à vivre ses fantasmes en se projetant dans cet univers imprécis qui a quitté le réel. L'auteur Dorais confesse que son livre a constitué un abri contre ses propres démons, lui qui se sent encore comme un enfant protégé par la grosse armure de l'âge adulte. Cela dit, il revient au lecteur de décider si *L'esclave du château* parvient à atteindre la dimension universelle des contes folkloriques qui s'inscrivent dans notre mémoire collective depuis la nuit des temps.

Nicolas Tremblay